



LE

ROSAIRE

SOMMAIRE

D'OCTOBRE 1902



GRAVURE :
Couronnement de la Vierge
Pinturicchio.

TEXTE :

Poésie— N.-D. du Rosaire, XVIIe s.
Inconnu.

Nécessité de répandre le Rosaire
Ignace Body.

Les Anges-Gardiens *Fr. C. C.*

Les Dominicains aux Philippines (suite)
Analecta, O. P.

Vie de Ste Rose de Lima *R.P. Mortier*

L'authenticité du S. Suaire de Turin *T.R.P. Pègues*

Vers le pays des Mages *Manbo*

EASTERN TOWNSHIPS BANK

Capital : \$2,000,000.

Réserve : \$1,050,000.

Bureau Chef : SHERBROOKE.

Wm. Farwell, Gér. Gén., J. MacKinnon, Ass.-Gér.-Général,
S F. Morey, Inspecteur.

SUCCURSALES :—Phœnix, C.A., Grand Forks, C.A., Waterloo, Qué.,
Stanstead, Qué., Cowansville, Qué., Coaticook, Qué., Richmond,
Qué., Granby, Qué., Bedford, Qué., Huntingdon, Qué., Orms-
town, Qué., Magog, Qué., Montréal, Qué.

ST-HYACINTHE, QUE., J. Laframboise, Gerant.

L. A. BRETON, H. Fauteux, D.D.S.,

—MARCHAND DE—

THÉ ET CAFÉ

AUSSI :

Vaisselle, Verreries, Ustensiles
de Cuisine.

☛ Prix spéciaux aux membres
du Clergé et aux Communau-
tés.

Rue Cascades, ST-HYACINTHE

Chirurgien-Dentiste

195 RUE GIROUARD

(En face de la Cathédrale)

ST-HYACINTHE.

TÉLÉPHONE 40.

L.P. MORIN

MANUFACTURIER DE

Portes, Chassis, Jalousies, Moulures, etc., Découpage, Tournage,
Embouvetage, Bois de Sciage et de Charpente, Bardeaux,
Lattes, Olapboards, etc. Séchoir à Vapeur
attaché à l'établissement.

RUE ST-ANTOINE - - ST-HYACINTHE.

L. N. TRUDEAU, DENTISTE

No. 102 RUE MONDOR...

ST-HYACINTHE

Dentiers de toutes sortes faits sur commande.

Téléphone 279.



COURONNEMENT DE LA VIERGE.—*Pinturicchio, Vatican.*

A NOTRE-DAME DU ROSAIRE

Rose du Paradis, qui décores les cieux
Et parfumes les anges,
Voy comme tes dévots sèment en ces bas lieux
L'odeur de tes louanges.

Rose dont le bouton est de musc et de miel
Une veine féconde,
Nous offrons ce Rosaire à toy, la fleur du ciel,
Et la rose du monde.

O rose vrayment, quand ton cœur se fendit
De douleur non pareille,
Tu étais un ris blanc ; mais le coup te rendit
Une rose vermeille.

La douleur de ton fils mourant pour les humains
Tes entrailles entame ;
Ce qui perse son chef, et ses pieds et ses mains,
Cela perce ton âme.

O rose, reçois donc et ne dédaigne pas
Ce mystique Rosaire,
Anime nostre cœur et renforce nos bras
Contre nostre adversaire.

Mais que nostre péché, découvrant sa laideur
A tes beautés écloses,
Ressemble à l'escarbot qui fuit devant l'odeur
Des printanière roses.

Allège quelque peu le faix de nos labours
Par tes douces lumières,
Et ne refuse pas tes célestes faveurs
A nos humbles prières.

Que puissions-nous bientôt, en anges transformés,
Pouvoir n'estre plus hommes ;
Ah ! nous sommes honteux, voyant ce que tu es,
De veoir ce que nous sommes.

L'espine du péché, cent mille fois,
Entame nos poitrines,
Mais tu en fus exempte, et ta fleur sous la croix,
N'eût pas eu des espines.

Escarte-nous les maux, verse-nous tes liqueurs,
Dissipe nos ténèbres,
Et que ton sacré nom germe dedans nos cœurs
Pour fleurir sur nos levres.

NÉCESSITÉ DE RÉPANDRE PLUS QUE JAMAIS LE ROSAIRE

Extrait d'un rapport lu au congrès marial de Fribourg, août 1902 :

Messieurs,

Le propectus officiel de ce Congrès contient les lignes suivantes :

“Personne ne l'ignore, Léon XIII n'a pas cessé, depuis qu'il gouverne l'Eglise, d'inviter les catholiques à chercher secours et protection auprès de la Vierge bénie et à l'honorer toujours davantage. Dans le Congrès, on étudiera les moyens propres à assurer la mise en pratique des enseignements contenus dans les encycliques mariales du Saint-Père.”

Or, quel a été l'objet constant des quinze encycliques mariales de Léon XIII ? Le Rosaire, toujours le Rosaire. Cette insistance n'était d'ailleurs qu'une réponse aux enseignements de la sainte Vierge elle-même qui, à Lourdes, apparut dix-huit fois le Rosaire à la main, et qui, dans ses apparitions à la Salette et à Pontmain, nous adressa des exhortations ni moins précises ni moins pressantes en faveur de sa dévotion préférée. Jamais, semble-t-il, la Reine du ciel et le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre n'avaient recommandé à ce point une pratique de piété quelconque.

A-t-on répondu aux désirs du Pape ? L'a-t-on fait du moins suffisamment ? Tous nos frères dans le sacerdoce ont-ils compris l'importance de cette forme de prière ? N'y a-t-il pas encore des séminaires petits et grands, des écoles catholiques où l'on récite le chapelet sans énoncer les mystères ? Le Rosaire a-t-il dans chaque paroisse la place que le Saint-Père a voulu lui donner ? Le premier dimanche du mois y est-il vraiment le dimanche du Rosaire ? L'habitude de réciter le Rosaire en famille a-t-elle été généralisée par les pasteurs des âmes ? N'y a-t-il pas encore des contrées entières où les mystères du Rosaire sont ignorés de la plupart des fidèles ? Autant de questions dont la réponse n'ira pas sans quelque regret. Car, évidemment, sur tous ces points, le zèle n'a pas fait tout ce qu'il aurait

pu. Et n'est-ce pas à cette cause que sont dus, en partie, les maux dont nous souffrons ?

Si l'on prête l'oreille aux plaintes que clergé et fidèles font entendre d'une commune voix, ce n'est qu'un cri : La foi s'en va !—A qui la faute ? Avons-nous pris tous les moyens à notre disposition, et, en particulier, ce grand moyen du Rosaire, tant recommandé par Léon XIII ?..

Ecoutez Léon XIII dans son encyclique mariale de 1902 :

“Le chrétien, dit-il, est distrait par tant de soucis, désapprend dans un lent oubli les choses les plus importantes et les plus nécessaires, et sa foi en vient à languir et même à dépérir entièrement.”

Après avoir signalé nettement ce mal, le Pontife indique le remède :

“Pour écarter de ses enfants, dit-il, ce trop grand péril de l'ignorance religieuse, l'Eglise n'omet aucun moyen de vigilance et de sollicitude, et ce n'est pas le moindre des secours que celui qu'elle tire habituellement du Rosaire de Marie. Par lui, en effet, avec la plus belle et la plus féconde des prières récitée dans un ordre déterminé, se déroulent successivement devant la mémoire et s'offrent à la méditation les principaux mystères de notre religion.

“Et d'abord ceux qui rappellent que le Verbe s'est fait chair, et que Marie, devenue mère en restant vierge, lui a rendu avec une sainte joie les devoirs de la maternité.

“Puis les amertumes de la Passion du Christ, le crucifiement, le supplice, au prix desquels a été opéré le salut de notre race.

“Et aussi les mystères de sa gloire, son triomphe sur la mort, son ascension au Ciel, l'envoi du Saint-Esprit et le magnifique éclat de la réception de Marie dans les cieux, et enfin la communion de Marie et de son Fils et de tous les bienheureux dans la gloire éternelle.

“Cet admirable ensemble de mystères, ajoute le Pontife, est rappelé fréquemment et périodiquement à l'esprit des fidèles et comme remis sous leurs yeux au moyen du Rosaire ; et ainsi le Rosaire répand dans l'âme de ceux qui le récitent religieusement un sentiment toujours nouveau de douce piété ; il les touche et les émeut comme s'ils entendaient la voix elle-même de la plus tendre des mères,

leur expliquant ces mêmes mystères et leur adressant toutes sortes de paroles salutaires.

“En conséquence, conclut Léon XIII, ce n'est pas trop d'affirmer que “dans les lieux, familles et nations où l'antique usage du Rosaire est resté en honneur, il n'y a pas à craindre l'ignorance religieuse et les erreurs pesantielles contre la foi.”

Cette page est certainement l'une des plus pratiques de toutes les Encycliques mariales de Léon XIII, et nous voudrions la voir méditer et réaliser dans toutes les paroisses et toutes les familles de la catholicité.

IGNACE BODY.

(A suivre)

— o —

LES ANGES-GARDIENS

2 OCTOCRE

Cette fête des Anges Gardiens, confondue longtemps avec la solennité du 29 septembre, fut autorisée par Clément X pour répondre aux vœux unanimes des chrétiens. Elle rappelle à nos souvenirs, dans la pensée de l'Eglise, le monde invisible des esprits et leur action parmi nous. Par son idée fondamentale, si on lui donne toute son ampleur, cette fête évoque donc la grande question des rapports mystérieux, qui existent, entre les deux mondes créés. Quels sont ces liens ? Quelles lois président à cette fraternité des esprits dans l'œuvre commune où ils collaborent ! Si la réponse entière à ces questions nous échappe, la théologie catholique nous donne de brillants et rationnels aperçus.

Etudions donc, à la lumière de ses principes, un détail de la question totale : l'action protectrice des anges sur nous.

En face de toute vérité, il y a toujours la négation théorique et la négation pratique : l'une niant au nom d'une science rationnelle ou qui prétend l'être, l'autre résolvant tout pratiquement par l'indifférence. Cette dernière négation est celle qui a cours de nos jours ; un peu partout elle

est le meilleur sol où puisse naître et se développer l'erreur dogmatique.

Existe-t-il réellement des anges protecteurs ? N'est-ce pas là une de ces légendes naïves dont nos crédules ancêtres ont fait une réalité ? Pour les chrétiens, la protection des anges est une vérité de foi qu'ils ne sauraient mettre en doute. Toutes les vérités qui dépassent l'ordre naturel humain, peuvent être connues de trois manières : par une révélation, par une certaine manifestation dans les faits de notre histoire, par la raison qui nous en montre la convenance. C'est de ces trois manières que nous connaissons le ministère des anges.

Le livre original des révélations divines, c'est l'Écriture sainte ; par elle le monde supérieur se dévoile à nos regards. Or, la Bible est remplie de l'action des anges, et bien qu'elle soit le livre où se trouve relatée notre histoire, elle parle d'eux autant que de nous. Bossuet le remarque en particulier dans le livre de l'Apocalypse : "Nous y voyons avant toutes choses, dit-il, le ministère des anges. On les voit aller sans cesse du ciel à la terre et de la terre au ciel ; ils parlent, ils interprètent, ils exécutent les ordres de Dieu, et les ordres pour le salut, comme les ordres pour le châtiment, puisqu'ils impriment la marque salutaire sur le front des élus (Apoc ; VII, 3), puisqu'ils offrent sur l'autel d'or, qui est le Christ, les parfums, qui sont les prières des saints (VIII, 3). Tout cela n'est autre chose que l'exécution de ce qui est dit, "que les anges sont esprits administrateurs envoyés pour le ministère de notre salut (Heb., II, 14)". Non seulement l'Apocalypse mais les prophètes, l'Évangile même proclament cette vérité. Quand on y voit cette ange des Perses, ces anges des Grecs, l'ange des Juifs (Dan., X, 13, 20, 21, XII, 1), l'ange des petits enfants qui en prend soin devant Dieu contre ceux qui les scandalise (Matth., XVIII, 10), comment ne pas reconnaître dans ces paroles une médiation des anges.

D'ailleurs les docteurs de l'Église, commentateurs autorisés de l'Écriture Sainte, nous ont transmis la même doctrine. Tous les anciens ont cru, dès les premiers siècles, que les Anges s'entremettaient dans toutes les actions (Tertull.). Ils ont reconnu un ange qui présidait au baptême, à l'oblation, à l'oraison. C'est par eux dit saint De-

nis, que la bonté divine fait descendre sur nous les émanations des lumières éternelles. Saint Jérôme s'écrie : "combien est grande la dignité de l'âme humaine, puisque dès sa naissance un ange est préposé à sa garde" ! Saint Thomas, résumant la Tradition, pouvait dire : "Personne n'est privé de cette ami invisible."

La révélation parle assez haut : frères par l'intelligence, l'homme et l'ange ne restent pas étrangers.

Cette protection des Anges Gardiens, étant un élément du gouvernement divin, doit avoir son expression dans les faits de notre histoire. Laissons de côté les récits légendaires et parcourons les livres saints ; nous y trouverons, depuis la première page de la Genèse jusqu'au dernier chapitre de l'Apocalypse, l'éclatante intervention des esprits angéliques. C'est le chérubin gardant de son épée flamboyante le paradis perdu. Ce sont les guides, les éclaireurs des patriarches durant leur vie voyageuse à travers le monde. Ce sont les conducteurs d'Israël dans sa longue et laborieuse carrière. On les voit consoler Agar, en lui dévoilant les glorieuses destinées d'Ismaël, son fils ; écrire sur le sommet embrasé du Sinaï, les lois de Jéhovah ; combattre les ennemis du peuple juif, remplissant toujours et partout leur rôle protecteur. Quand l'heure de la rédemption est arrivée, ils l'annoncent aux bergers, sauvent l'Enfant Dieu de la colère d'Hérode, le consolent à Gethsémani, veillent sur son tombeau vide. Les Apôtres reçoivent aussi leurs bienfaitantes visites, Pierre dans sa prison, Paul au milieu d'une tempête, Jean dans son exil de Pathmos. Depuis dix-huit siècles ces manifestations se continuent dans l'Eglise, qui raconte ces merveilles dans ses annales et les chante dans ses hymnes. Ainsi l'épopée angélique se déroule en même temps que la nôtre, et les deux s'entrelacent dans la trame si mêlée de l'histoire.

Du reste la raison elle-même ne comprendrait plus l'œuvre de Dieu sans l'action des anges dans l'univers. Deux lois président au gouvernement des êtres dans leur marche ascensionnelle vers la fin suprême, et toutes deux demandent l'action angélique sur nous : loi de dépendance hiérarchique dans la diffusion de la vie divine, loi de solidarité des êtres dans leur perfectionnement.

Dieu n'a pu associer une seule créature à l'acte par lequel il a tiré toutes choses du néant : c'est l'acte de bonté suprême et de puissance infinie, incommunicable comme sa nature divine ; mais il a voulu associer ses créatures intelligentes et libres à l'action providentielle de sa sagesse qui gouverne les êtres imparfaits et les perfectionne en les dirigeant à leur fin suprême. C'est l'honneur et la gloire des natures qui sont les plus près de Dieu d'être associées plus intimement à l'action providentielle sur l'univers, plus qu'à toute autre à l'action divine par excellence, qui illumine les intelligences des clartés divines et les fait remonter à leur source par l'amour et l'adoration. "L'auteur souverain de toute belle ordonnance, dit S. Denis, fait éclater d'abord sur les plus sublimes intelligences les splendeurs de sa douce lumière et ensuite les saints et précieux rayonnements passent médiatement aux intelligences subordonnées." Les Anges sont les ministres invisibles de Dieu, pour illuminer les âmes et les diriger. Et dans cette grande famille des enfants de Dieu, ils sont comme les aînés qui instruisent, guident et soutiennent leurs frères plus jeunes et plus faibles ; comme les puissants et les riches que Dieu a faits pour la protection et le service des faibles et des pauvres. Ainsi tout se tient, tout se touche, dans ce vaste univers, où chaque être créé par la puissance et la bonté divine, l'imite et la glorifie à sa manière, en s'employant au service de tous, les plus puissants et les plus parfaits mieux que tous les autres, parce que c'est ainsi qu'ils se rapprochent du premier amour.

Doctrine souverainement raisonnable pour qui sait que ce monde entier visible et invisible est l'œuvre de l'infinie sagesse et de la souveraine bonté : doctrine consolante pour nous autant qu'elle est élevée et raisonnable. Voyageurs vers une patrie lointaine, incertains de la route, que dérobent souvent d'épaisses ténèbres, battus de tant d'orages, nous avons besoin d'un guide qui illumine nos voies, nous tende la main et affermisse nos pas. Qui le saura mieux faire que l'esprit angélique ? Qui nous guidera avec plus de sagesse ? Qui nous soutiendra avec un plus fraternel amour ? Qui nous défendra avec un plus grand zèle, une plus vigilante tendresse, et une plus irrésistible puis-

sance contre les ennemis invisibles dont nous ne saurions laissés à nous même ni déjouer les ruses ni soutenir les assauts ?

FR. C. C.

(*La fin au prochain numéro.*)

— o —

NOTES ET DOCUMENTS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'ORDRE DES FRÈRES
PRÊCHEURS DANS LES ILES PHILIPPINES
(Années 1898, 1899 et 1900)

(*suite*)

Comme on le voit, la situation de nos Pères aux Philippines, en ces dernières années, était des plus difficiles. Dans tous les pays, les catholiques sont toujours d'excellents patriotes. Les religieux dominicains aux Philippines ne doivent pas faire exception à cette loi générale. Profondément dévoués à la cause de l'Espagne, que, pour les motifs exposés plus haut, ils regardaient non seulement comme compromise, mais comme perdue, ils avaient beau se mettre en travers du torrent qui emportait l'opinion, ils sentaient que leurs efforts étaient inutiles. Ils voyaient chaque jour se désagréger peu à peu, sous la poussée de toutes les influences mauvaises, venues d'Europe, l'édifice social qui leur avait coûté tant d'efforts, tant de persévérant labeur durant trois siècles. On a un écho éloquent et singulièrement expressif de ces sentiment dans le message qu'en 1897 les Supérieurs des Ordres religieux aux Philippines adressèrent au Gouvernement de Madrid, et qu'ils firent publier dans les journaux, en remettant à la patrie une somme d'argent considérable pour la défense des Philippines.

Ce n'était pas d'ailleurs la première fois qu'on voyait les Dominicains intervenir par tous les moyens en leur pouvoir pour la conservation des Philippines au domaine de l'Espagne. En 1763, le P. Dominique Collantes, Recteur de l'Université de Manille, avait lui-même armé ses étudiants et en avait formé quatre compagnies qui contribuèrent puissamment à repousser l'invasion des forces anglaises et hollandaises, qui tentaient alors de s'emparer des Philippines. Les indigènes reprochaient aux religieux

d'être espagnols et *frailles*, rétrogrades par conséquent. Les espagnols prétendaient que dans les colonies tout était stationnaire, parce que l'influence des religieux y était trop grande. Espagnols et indigènes ne s'entendaient que sur un point : la nécessité où l'on se trouvait de jeter en dehors des Philippines ces religieux, qui avaient acquis ces contrées à la civilisation. Plus espagnols que les espagnols, plus indiens que les indiens, nos Pères étaient persécutés par les uns et les autres. Mal vus des Indiens parce qu'ils défendaient ouvertement le domaine de l'Espagne sur l'Archipel, ils étaient repoussés par le gouvernement moderne de l'Espagne, qui voyait en eux des adversaires de son libéralisme, et des censeurs de sa conduite vis-à-vis des Indiens dans l'administration de la colonie. La Franc-Maçonnerie, dont le rôle est identique dans tous les pays, exploitait à merveille tous ces éléments de dissolution : et, comme bien on le pense, elle les exploitait contre les Ordres religieux, c'est-à-dire contre l'Eglise, dont elle poursuit la destruction dans le monde. La Franc-Maçonnerie organisa la révolte par l'union de tous les mécontents. Tous les chefs du Gouvernement de l'Indépendance, José Rizal, Marcelo H. del Pilar, André Bonifacio, Aguinaldo étaient franc-maçons, aidés et soutenus par les francs-maçons espagnols, traîtres à la patrie et à l'Eglise Catholique.

Les journaux des Etats-Unis, avant la conquête des Philippines, ont mené pendant des mois entiers une campagne de presse pour démontrer que les religieux espagnols des Philippines étaient cause de l'état d'infériorité où somnolaient depuis des siècles les indigènes de ce pays, se faisant ainsi l'écho de la presse libérale de Madrid et des autres organes de la franc-maçonnerie cosmopolite. Nos lecteurs pourront maintenant se faire une juste idée de ce qu'il convient de retenir dans ces accusations. La vérité est que les Dominicains, et avec eux tous les autres Ordres religieux ayant jadis évangélisé ces contrées, ont été vaincus dans une lutte inégale contre le mouvement libéral, maçonnique, antichrétien, introduit aux Philippines par l'Espagne, et accepté avec enthousiasme par les indigènes.

On a prétendu que le tempérament de l'espagnol avait rendu son joug intolérable à tous ceux qui l'ont connu.

Que le tempérament de l'espagnol comporte une rudesse, une violence, qui rendent parfois sa suprématie plus difficile à supporter, nul ne le nie : mais cela ne suffit pas à expliquer l'animosité du Gouvernement de l'Indépendance contre les *Frailes* espagnols. Nous avons vu que les religieux des Philippines avaient pour eux les sympathies d'un grand nombre de Philippins. Il ne serait pas plus juste de dire que les religieux espagnols ont mérité par leur conduite d'être chassés de leurs paroisses, que de prétendre que les religieux italiens en 1867 et 1870, les religieux en 1880 et 1901 ont mérité par leur conduite les traitements iniques, qui leur furent et leur sont encore infligés par des Gouvernements, tombés au pouvoir des sectes dont ils sont devenus les serviles instruments.

XII. *Quel concept doit-on se former du Gouvernement, dit de l'Indépendance des Philippines ? Quel jugement doit-on formuler sur les principaux chefs et promoteurs de ce mouvement ?*—Tous les détails, renfermés dans le cours de notre récit, sur ces dix-huit mois de captivité endurée par nos religieux, ont déjà donné au lecteur une idée assez complète du Gouvernement Philippin, ou pour mieux dire, des chefs de la Révolution aux Philippines. Quelques renseignements supplémentaires achèveront de nous les dépeindre.

Si nos Pères, dès l'origine, avaient résolument pris position contre tous les fauteurs de l'Indépendance des Philippines, c'est non seulement parce que leur loyalisme espagnol leur en faisait un devoir, mais c'est plus encore peut-être parce que, prêtres de l'Eglise Catholique, ils savaient cette Révolution politique essentiellement inspirée par un souffle profondément anticatholique et absolument conduite par la Franc-Maçonnerie. Le triangle maçonnique, qui brillait sur le drapeau du Gouvernement Philippin et sur la cocarde de ses généraux improvisés, était bien le symbole de l'esprit qui les guidait. Marcello H. del Pilar, Mabini, André Bonifacio faisaient tous étalage de principes plus ou moins athés ou antichrétiens. Leurs journaux ne cessaient de ridiculiser la confession, les indulgences, les pratiques de dévotion, le rosaire, le scapulaire, les médailles, le culte des images, les miracles. Il n'était pas rare de les voir mettre en doute les dogmes fondamentaux de la religion, la Sainte Trinité, la prédés-

mination, l'application des mérites de Notre-Seigneur, la nécessité d'appartenir à l'Eglise pour être sauvés. Ils niaient résolument l'enseignement du Siège Apostolique, contenu dans le *Syllabus*, l'Encyclique *Quanta cura*, les décisions dogmatiques du Concile du Vatican. Enfin comme tous les Révolutionnaires d'Europe, ils proclamaient très haut la supériorité de l'Etat sur l'Eglise. L'article v, titre III, de la Constitution, fabriqué par le Gouvernement de l'Indépendance, établissait la liberté et l'égalité de tous les cultes devant la loi, sécularisait le mariage, enlevait au clergé la tenue des registres légaux pour la naissance et la mort.

Les nouveaux législateurs Philippins n'étaient même pas arrêtés par les scrupules qui retiennent encore en Europe leurs corréligionnaires franc-maçons. Sans s'apercevoir de l'insigne maladresse commise par eux, ils étaient tombés brusquement dans le schisme le plus complet. Ne tenant aucun compte de la hiérarchie canonique, régulièrement constituée aux Philippines, Aguinaldo avait créé, sans le consentement du Saint Siège et sans l'agrément de l'Archevêque de Manille, un nouveau Chef de la hiérarchie sacrée pour toute l'étendue de l'Archipel. Ce Hiérarque d'un nouveau genre, auquel on avait donné le nom de Vicaire Général de l'armée Philippine, était chargé de distribuer à tous les membres du clergé indigène de nouveaux postes ou de les confirmer dans ceux qu'ils occupaient déjà. Quant aux deux mille prêtres réguliers espagnols exerçant les fonctions du saint ministère dans les îles Philippines, Aguinaldo avait décrété d'un trait de plume leur emprisonnement provisoire, qui, dans sa pensée, devait être suivi de leur retour définitif en Europe. L'excommunication portée nommément par l'Archevêque de Manille contre Don Aglipay, premier titulaire du poste de *Vicario Generale Castrense*, créé par Aguinaldo, gêna bien quelque peu ces tentatives audacieuses de schisme ; mais le Gouvernement Philippin espérait par ses victoires se débarrasser des membres actuels de la hiérarchie ecclésiastique aux Philippines, et *post factum* obtenir du Saint Siège la ratification des faits accomplis.

Dans ce but, il ne recula pas devant les extrémités les plus odieuses, et froissa de toute façon le sens religieux des populations encore profondément catho-

liques qui habitent ces contrées. Toute la hiérarchie des curés fut bouleversée ; un grand nombre de paroisses se trouvèrent ou dépourvues de pasteurs, ou n'ayant pour les desservir que des prêtres sans juridiction régulière. De là, l'administration des sacrements, rendue très difficile, ou même impossible ; on vit alors dans des pays essentiellement catholiques des mourants expirer sans le secours du prêtre. Cet état de choses, dont le Gouvernement Philippin portait seul toute la responsabilité, ne contribua pas peu à lui aliéner les esprits. Le besoin du ministère sacerdotal se fit même sentir à un tel point, que plusieurs pays envoyèrent à Aguinaldo des députés pour demander la présence de leur ancien curé, mais le Dictateur ne voulut jamais faire droit à ces requêtes.

Le mouvement révolutionnaire, qui a éclaté en ces dernières années aux Philippines, était essentiellement mauvais, parce qu'il était antichrétien ; au point de vue naturel et humain, il était encore mauvais parce qu'il était prématuré. Sans doute les habitants des Philippines pouvaient revendiquer leur indépendance ; mais il eût été pour eux plus honorable de ne point prodiguer, à la veille de la rébellion, les promesses de soumission à l'Espagne. Tout était déjà préparé pour secouer le joug de la métropole, qu'on la flattait encore par des effusions de loyalisme, que pouvaient seules donner en un tel moment la perfidie indienne et la trahison maçonnique. D'ailleurs pour constituer une nation gérant elle-même ses intérêts, il fallait posséder une armée, une flotte, avoir des généraux, des officiers de marine, des hommes habitués aux fonctions délicates et compliquées de la diplomatie, de la direction des grandes administrations. Or les indigènes Philippins n'avaient à l'heure où ils proclamaient leurs entrées comme nation au sein du monde civilisé, et n'ont encore à l'heure actuelle, aucun de ces éléments indispensables pour constituer un Gouvernement. Il se produisit au milieu des habitants de l'Archipel un phénomène révolutionnaire, tout opposé à celui qui eût pu les rendre en quelque manière capables de se gouverner. Parmi les Philippins, les plus exaltés furent les plus écoutés, et ne tardèrent pas à s'imposer à leurs compatriotes. Les plus capables furent mis de côté, comme trop modérés. Telle fut la cause du peu de durée, du peu de solidité du nouveau Gouver-

nement de l'Indépendance. Ses troupes étaient composées de gens nullement préparés au métier des armes. Tous les chefs étaient des révolutionnaires, et qui s'étaient distribués entre eux à l'amiable les grades de capitaines, de colonels et de généraux.

Le Gouvernement nouveau se composait d'Aguinaldo et de deux douzaines de jeunes gens, pour la plupart sortis des écoles de l'Université de Manille, n'ayant aucune expérience des affaires, se voyant tout à coup alcaides, généraux, gouverneurs, ministres chefs de gouvernement et jouant à la politique, comme des enfants sortis de l'école. Leur naïveté sur ce point fut prodigieuse. Aguinaldo et ses compagnons crurent pendant longtemps que l'Amérique s'était mise en mouvement pour la délivrance des colonies espagnoles, qu'elle avait créé une armée et dépensé ses millions pour le plaisir de protéger un peuple opprimé et lui rendre son indépendance. Lorsque l'illusion ne fut plus possible, il crut que la résistance aux Etats-Unis lui serait relativement facile, il se refusa à reconnaître le traité de Paris et voulut renvoyer aux Puissances Européennes ses diplomates pour les intéresser à sa cause. On sait l'accueil qui leur fut fait.

(A suivre)

— o —

Sainte Rose de Lima

(Suite et Fin)

VII.—LES DIVINES CARESSES.



QUAND une créature fait un pas vers DIEU, il en fait mille vers elle. Rose aimait DIEU de tout son cœur, son oraison était continue. Qu'elle travaillât ou non, sa pensée était en haut, contemplant silencieusement les mystères divins. Notre-Seigneur la visitait souvent. Pendant que Rose faisait ses fleurs ou sa broderie, l'Enfant JÉSUS s'asseyait sur la table devant elle, lui souriait doucement, lui tendait ses petits bras, comme pour l'inviter à le caresser. S'il était en retard—tant sa visite était habituelle—si l'heure attendue passait vide de sa présence, Rose se plaignait amoureusement dans son poétique langage : "Voici l'heure ! le bien-aimé ne paraît

pas. . La douzième a sonné et je suis encore privée de son aimable présence. Que je suis à plaindre ! Heureuse, bien-heureuse l'âme qui le retient actuellement près d'elle !" —Jalouse, va !

Un jour, souffrant d'un violent mal de tête, Rose ne pouvait travailler. Le divin Enfant apparaît tout à coup et lui propose, pour la distraire, une partie de jeu. Il fut convenu entre les deux partenaires que le gagnant fixerait lui-même le prix de la victoire. Rose gagna et demanda le soulagement de sa douleur. JÉSUS s'exécuta. "J'espère bien, lui dit-il familièrement, que tu vas me donner ma revanche." On joua une seconde partie. A son tour JÉSUS gagna. "Seigneur, demanda Rose, quel est votre enjeu ?" Et le Maître de répondre : "C'est ta patience que je veux." Et aussitôt la douleur redevint plus intolérable que jamais. Le divin joueur disparut.

Rose aimait beaucoup les fleurs. Elle en avait partout, dans son jardin, autour de son ermitage. Une surtout, plus belle et plus suave, avait toutes ses faveurs. Un matin, elle la trouva déracinée, flétrie. Son cœur en fut ému. Elle lève les yeux, JÉSUS est devant elle. Il l'aborde d'un air gracieux et lui dit : "Pourquoi es-tu si triste ? Moi qui suis *la fleur des champs*, je te reste. C'est moi qui ai détruit l'autre, reverse sur moi l'amour que tu lui portais." Rose comprit : le cœur du Maître était jaloux. Il voulait le sien à lui seul.

Un dimanche des rameaux, après la bénédiction des palmes, les sacristains de l'église Saint-Dominique les distribuèrent à tous les fidèles, Rose seule fut oubliée. Honteuse et attristée, elle suivit la procession, les mains vides. Le cœur gros de chagrin, elle court, après la cérémonie, à l'autel de sa bien-aimée consolatrice, Notre-Dame du Saint-Rosaire : voilant son visage de ses mains, elle pleurerait à chaudes larmes. Soudain, Marie abaisse son regard sur l'Enfant JÉSUS qu'elle porte dans ses bras, puis, souriante, sur Rose elle-même. Le divin Enfant la regarde aussi avec tendresse, ses petites lèvres s'entr'ouvrent, il dit : "Rose de mon cœur, sois mon Epouse fidèle !" Hors d'elle-même, Rose s'écria : "Je suis la servante du Seigneur. Oui, mon cœur me le dit, je suis à vous et je serai toujours à vous." La parole de JÉSUS a pénétré toute son âme, elle ue la quitte point, elle l'entend sans cesse : "Rose de mon

cœur !" A peine rentrée dans son ermitage, elle prend à part un de ses frères et le prie de lui dessiner un anneau, qu'elle désire comme modèle. Il fait le dessin sur le papier, ornant l'anneau d'une tête sur laquelle il écrit le nom de JÉSUS. Il s'arrête tout à coup, cherchant ce qu'il écrivait à l'intérieur du cercle, et rapidement, sans que Rose lui ait soufflé mot de sa vision, il écrit : "*Rosa cordis mihi, tu mihi sponsa esto.*"—Rose de mon cœur sois mon Epouse.—Les paroles mêmes de JÉSUS ! Rose le regardait ravie. L'anneau fut fabriqué, l'inscription miraculeuse gravée ; l'humble fille le porta au doigt jusqu'à sa mort. C'était le signe visible de ses fiançailles avec le Fils de DIEU.

Consumée par l'amour divin, elle composa la prière suivante qu'elle récitait souvent : "Mon Seigneur JÉSUS-CHRIST, vrai DIEU et vrai homme, Créateur et Rédempteur du genre humain, j'ai le plus vif regret de vous avoir offensé, parce que vous êtes Celui qui est et que je vous aime par-dessus toutes choses. O mon vrai DIEU, l'Epoux de mon âme et toute la joie de mon cœur, très bienfaisant JÉSUS ! je désire vous aimer de cet amour très parfait, très efficace, très sincère, ineffable, très intense, très invincible dont vous entourent tous les heureux habitants du Ciel. Il me faut plus encore ; je souhaite vous aimer, ô DIEU de ma vie, autant que vous aimez votre Très Sainte Mère et ma Souveraine, la glorieuse Vierge Marie. Cela est même trop peu pour me satisfaire : j'ai soif de vous aimer, ô ma joie, mon salut, comme vous vous aimez vous-même. Oh ! oui, que je sois brûlée, détruite, consumée par le feu de votre divin amour, ô JÉSUS, mon bien-aimé !"

VIII.—L'ENNEMI

Rose n'habitait pas toujours le Paradis, tant s'en faut ! L'Esprit de DIEU souffle où il veut et quand il veut. Lui présent, toute l'âme est en paix ; lui absent ou caché, c'est le trouble, l'angoisse, la désolation. Ce va-et-vient de l'Esprit-Saint est la grande épreuve des âmes. Heureuses celles qui savent le garder ou le rappeler ! Habitée aux lumières et aux consolations célestes, Rose se trouvait tout à coup plongée dans les ténèbres et cette sécheresse du cœur qui est cruelle comme la mort. Pas même de crépuscule : la nuit se faisait dans son cœur subitement.

Des hauteurs du Ciel, de ses splendeurs béatifiantes, elle tombait soudain dans les bas-fonds de l'enfer : les doutes contre la foi, les défaillances de l'espérance, la crainte des jugements de DIEU, les affres de l'abandon, les révoltes des sens l'assaillaient à la fois, balayant dans son âme, en coups de vent impétueux, tout souvenir, toute impression des lumières et des joies passées. Et, souvent ce passé n'était que d'une minute. Pendant quinze ans, DIEU l'éprouva par ses soubresauts terrifiants. La pauvre fille en était tellement accablée que son corps lui-même ployait sous la douleur. Un jour, à bout de force, elle se jette à genoux, criant à travers ses larmes : "Mon DIEU ! mon DIEU ! pourquoi m'avez-vous abandonnée ? Eloignez de moi ce calice !" Ce calice, c'était le sentiment profond, désespérant qu'elle n'aimait plus son DIEU. Le bon Maître eut pitié d'elle. Ce cri ne lui rappelait-il pas l'angoisse suprême de la dernière heure, lorsque, écrasé, broyé par la souffrance, délaissé de tous, maudit de DIEU comme un scélérat, il disait lui aussi d'une voix déchirante : "Mon DIEU ! mon DIEU ! pourquoi m'avez-vous abandonné ?"

Dans ces moments de détresse, quelqu'un essayait encore d'ajouter à ses douleurs, l'ennemi de tout bien, l'adversaire de DIEU. Le démon rôdait autour de cette âme si pure, avec puissance, de par DIEU, de l'éprouver. Contre lui, Rose était intrépide. Elle le connaissait. Un jour, retirée dans un endroit solitaire, elle l'entendit s'agiter avec fureur dans un coin de l'appartement. Elle l'apostropha : "Pourquoi te caches-tu, bête féroce ? Je t'attends ici, viens, si tu l'oses. Tu pourras triompher de mon corps que DIEU t'abandonne, mais de mon âme, jamais ! Viens donc, ne tarde pas davantage." Il vint, sous une forme monstrueuse, la saisit par les épaules, la secoua, la tordit avec une telle violence qu'elle crut ses os brisés ou disloqués. Il la jeta contre la muraille, la traîna par les cheveux, et Rose de rire de son impuissance et de plaisanter : "Allons, tu n'y entends rien ; c'est là tout ce que tu peux faire, esprit orgueilleux ?" Humilié par cette femmellette, le diable s'enfuit.

Il essaya d'un autre moyen. Se promenant un jour dans le jardin, Rose rencontre un beau cavalier, jeune, élégant, plein d'affabilité. C'était l'ennemi ! son regard ne le disait que trop. Prise de peur cette fois, Rose s'enfuit

à la maison et là, s'armant d'une chaîne de fer, elle s'en frappe jusqu'au sang, pleurant à chaudes larmes : "Pourquoi, disait-elle à son Maître, laissez-vous votre épouse sujette à de pareilles tentations ?" JÉSUS lui apparut et lui dit doucement : "Sans moi, Rose, tu étais vaincue ; mais j'étais présent dans ton cœur. Aie confiance en moi et ne pleure plus." De voir les âmes les plus pures subir l'épreuve humiliante de la tentation, est un encouragement pour nous. Si elles ont vaincu, nous pouvons vaincre : DIEU est avec nous comme avec elles.

IX.—LES CÉLESTES AMIES

Heureusement, Rose avait des relations surnaturelles plus agréables. Si l'ennemi rôdait autour d'elle pour l'épouvanter ou la séduire, elle savait à qui recourir pour avoir force et consolation. Après JÉSUS, son Epoux bien-aimé, le cœur de la chère sainte allait avec tendresse à la Vierge Marie. Comme elle aimait sa chapelle du Rosaire, ce sanctuaire où la Reine du Ciel lui avait si souvent parlé et souri ! Que de chapelets égrenés sous son regard maternel !

Cette statue de Notre-Dame du Rosaire était célèbre dans tout le Pérou. La première elle avait pris possession du pays : en son église et à ses pieds, les Dominicains étaient venus s'agenouiller avant de se disperser dans la contrée pour prêcher l'Évangile. Ce titre de noblesse la constituait déjà la reine du Pérou. En 1553, les Espagnols se trouvaient en face d'une formidable armée indienne. Ils n'étaient que six cents. La lutte s'engageait désespérée, quand les Dominicains qui les accompagnaient se mettent à genoux et implorent le secours de Notre-Dame du Rosaire. A l'instant même, au-dessus de la mêlée, à la vue des deux armées, la Sainte Vierge apparaît dans les airs, tenant dans la main une verge qu'elle agite contre les Indiens. Effrayés, ceux-ci laissent tomber leurs armes et font la paix. Or, la miraculeuse apparition avait pris la figure de la statue de Lima, témoignant ainsi publiquement que cette image était chère à son cœur. Elle devint le Palladium du Pérou, la statue nationale. Devant elle, au mois de mai 1643, au nom du roi catholique, le vice-roi du Pérou déposa le diplôme qui déclarait officiellement la Sainte Vierge patronne du royaume.

Rose passait de longues heures devant cette statue, la regardant, lui souriant. C'était un entretien familier, de cœur à cœur, car la divine Mère lui souriait à son tour, la caressait de son regard. Elle ne lui refusait jamais. Toute la ville le savait ; voulait-on obtenir une grâce, la guérison d'un malade, la conversion d'une âme, vite on courait à Rose. La lutte était vive parfois. Rose priait même, sans avoir un regard ; elle insistait alors, se plaignait doucement, jusqu'à ce qu'un signe gracieux de sa Mère, ou une lumière intérieure lui eût donné la certitude qu'elle était exaucée.

Sainte Catherine de Sienne partageait avec la Mère de DIEU la tendresse de Rose. A titre de tertiaire, elle la regardait comme sa protectrice et son modèle. On lui laissait la joie d'orner elle-même sa statue. Et d'approcher si près de sa chère Sainte, de la toucher de ses mains, la ravissait jusqu'aux larmes. Elle lui parlait, la couvrait de ses baisers ; un jour elle lui dit naïvement : "O ma très douce Mère, cette robe que vous portez est bien défraîchie. Que je voudrais vous en donner une autre ! si j'avais seulement seize écus. . . ." Ses compagnes souriaient de l'entendre. Mais voici que la servante d'une noble dame entre dans la chapelle et dit à Rose : "Bonjour, sœur Rose ; ma maîtresse vous envoie seize écus pour la parure de sainte Catherine." Tout émue, la jeune fille s'écria : "Aimable JÉSUS, que vous êtes un ami fidèle !" Une autre fois —c'était un mois de mai—elle désirait vivement une branche de giroflée pour l'offrir à sa chère Sainte. Elle visita toutes ses plantes, rien n'était fleuri, pas même un bouton ! "Une nuit nous reste, dit-elle à ses compagnes, c'est plus qu'il ne faut au Tout-Puissant pour nous accorder ce que nous désirons. Voyez cette giroflée, elle n'a pas un bouton, demain matin elle portera trois branches fleuries en l'honneur de la Sainte Trinité." Elles se mirent à sourire. Sœur Rose était bien prétentieuse ! Le lendemain, dès l'aube, Rose leur dit : "Allez au jardin, mes sœurs, cueillir les fleurs de la giroflée,"—"Vous plaisantez, dirent-elles, c'est inutile de nous déranger."—"Allez, allez, reprit la Sainte, qu'attendez-vous ? Le Seigneur a exaucé nos désirs." Elles y allèrent en riant : la giroflée portait trois branches fleuries, gracieuses et parfumées. Rose,

joyeuse, les offrit, à sainte Catherine, et dès lors, dans son jardin, en toute saison les giroflées eurent des fleurs.

Pendant les dix dernières années de sa vie, une pensée de bonheur la remplit de joie. DIEU lui révéla par de nombreuses inspirations et des signes prophétiques, qu'après sa mort, on fonderait à Lima un monastère en l'honneur de sainte Catherine. Son cœur était plein de ce projet. Elle en parlait souvent, indiquait le lieu où il serait bâti, traçait le plan de l'édifice, montrait du doigt les personnes qui le verraient et nommait celles qui devraient y prendre le voile, entre autres sa mère. Elle lui dit. Marie d'Oliva se fâcha net, reprochant à sa fille de se faire la risée de toute la ville en prédisant une absurdité. Les monastères étaient si nombreux à Lima que personne ne voulait croire à cette nouvelle fondation. Rose la laissa dire et doucement reprit : "Ma chère mère, patience, vous serez une des premières à prendre le voile dans le couvent que j'annonce, vous y ferez profession, vous y persévèrerez, fervente jusqu'à la mort."—"Niaiserie ! répondit sa mère, moi être nonne, chanter, psalmodier ? et mon mari et mes enfants ? vieille comme je suis, me mettre derrière une clôture que j'ai toujours détestée ? . . . Va, va, ma fille, tu perds la raison."

En 1629, douze ans après la mort de Rose, le monastère de Sainte-Catherine était fondé, et Marie d'Oliva, veuve et sexagénaire, y prenait voile. L'année suivante, elle fit profession sous le nom de Sœur Marie de Sainte-Marie. Après plusieurs années de vie religieuse, elle mourut saintement, consolée dans sa vieillesse par le souvenir et la gloire de sa Rose bien-aimée.

MORT DE SAINTE ROSE.

Trente années avaient passé sur le front de Rose : trente années de prière, de souffrance et de relations intimes avec DIEU. Son âme était mûre pour le Ciel. Dès l'enfance, elle sut qu'elle devait mourir le jour de la fête de saint Barthélemy, 24 août. Bien souvent elle disait à sa mère dans son langage mystique : "Ce jour sera mon jour de noces." Peu à peu, la lumière prophétique se fit plus intense dans son esprit et lui révéla, avec certitude, qu'elle passerait à DIEU le 24 août 1617. Trois ans auparavant —1614—obéissant à une inspiration divine, elle quitta son

ermitage et se retira dans la maison hospitalière de son insigne bienfaiteur Gonzalve de la Massa. Elle y était aimée comme un enfant et vénérée comme une sainte. Vers la fin du mois d'avril 1617, Rose dit un jour à la femme de Gonzalve : "Sachez que, dans quatre mois, je ne serai plus. Les douleurs de ma dernière maladie seront atroces. . . Ah ! quand, dévorée par la fièvre, j'implorerai de votre charité un verre d'eau froide, de grâce, ne me le refusez pas ! je mourrai chez vous." Le jour approchait. L'Esprit de DIEU ne parlait plus à Rose que de souffrances, lui répétant sans cesse que les angoisses suprêmes allaient commencer. Une dernière fois Rose alla se prosterner devant sa chère statue de Notre-Dame du Rosaire. Elle lui fit les plus touchants adieux ; à ses pieds, véritable martyre vouée au sacrifice, elle s'offrit, corps et âme, à la volonté de DIEU. Dans ce cœur si pur, si détaché, un coin de terre avait encore une part d'affection, c'était son ermitage . . . Elle s'y rendit en secret, trois jours avant d'être frappée ; elle en baisait les murs, comme les murs sacrés d'un tabernacle ; n'avait-il pas été le tabernacle de DIEU ? Et Rose, se croyant seule, chanta la fin de son exil, les joies de la Patrie céleste. Les strophes sortaient de ses lèvres, joyeuses et triomphantes ; soudain son cœur se prit de tristesse, la pensée de sa mère qu'elle allait abandonner l'envahit comme une ombre, son chant devint une prière : à deux genoux, elle suppliait saint Dominique de la protéger après sa mort. Marie d'Oliva l'entendit et fondit en larmes. Un dernier regard, un dernier baiser à son ermitage, et Rose partit. Le 1er août, vers minuit, la main de DIEU s'appesantit sur elle. On la trouva, inanimée, sur le parquet de sa chambre, froide, les membres crispés, respirant à peine. Ses souffrances étaient atroces. Bientôt, tout le côté gauche fut frappé de paralysie : "Seigneur, s'écriait la sainte martyre, ne m'épargnez pas, comblez la mesure, ajoutez douleur à douleur selon votre bon plaisir !" Le 22 août, elle demanda humblement le saint Viatique et l'Extrême-Onction. Quand le divin Maître entra dans sa chambre, Rose parut revivre : son visage devint resplendissant ; ravie en extase, elle reçut son DIEU dans un transport ineffable d'adoration et d'amour. Sa mère, son vieux père infirme, ses amis l'entouraient en pleurant. Rose les regarda doucement et d'une voix émue demanda par-

don à tous des chagrins qu'elle leur avait causés par sa vie singulière. "Encore deux jours, dit-elle, patience !"

Cependant, au dehors, on agita la question de son enterrement. Le curé de la paroisse paraissait vouloir s'emparer du corps ; les Dominicains, de leur côté, désiraient vivement posséder les restes de leur Sœur dans leur église. Rose fut consultée. Elle fit étendre sur son lit son scapulaire, comme signe de sa profession religieuse de tertiaire dominicaine, et signa un écrit déclarant sa volonté suprême de reposer dans l'église de Saint-Dominique.

L'Époux approchait. Rose débordait de joie : "Je pars, s'écria-t-elle, je pars avec empressement pour contempler les beautés ravissantes de DIEU." A minuit, le 24 août, on entendit une voix dans sa chambre : "Voici l'Époux ! il arrive, venez au-devant de Lui." Rose demanda un cierge bénit, fit le signe de la croix et dit à son frère qu'elle allait mourir. Sur son désir, il retire son oreiller ; Rose appuie sa tête sur le bois, lève les yeux au ciel : "Jésus, Jésus, Jésus !" murmura-t-elle, et, doucement, elle rend son âme à DIEU.

Les joues colorées, les lèvres roses et souriantes, les yeux demi-fermés, brillants et gracieux, Rosa paraissait dormir. Ses obsèques furent un triomphe. Quand le corps passa devant la statue de Notre-Dame du Rosaire, la Vierge s'anima et salua d'un aimable sourire son enfant bien-aimée. A cette vue, l'enthousiasme populaire devint tel que, pendant deux jours, il fut impossible de procéder à l'inhumation. Le peuple veillait sur sa sainte, lui baisait les mains demeurées flexibles, lui coupait ses vêtements. On dut les renouveler. Le soir du troisième jour, les Dominicains, profitant du départ de la foule, emportèrent le corps et l'ensevelirent dans leur cloître. Le lendemain, Lima était soulevée ; on enfonce les portes du couvent, on fouille dans tous les coins, et les Dominicains n'échappent aux menaces de mort qu'en promettant de rendre Rose à l'amour de ses concitoyens. Ses restes furent d'abord déposés près le Maître-Autel, puis dans la chapelle du Rosaire, à côté de sa chère statue. Clément X la mit au nombre des Saintes en 1671.

Depuis, lors, le nom de Rose, symbole gracieux d'innocence virginale, est vénéré par tout le peuple chrétien.

R. P. D.-A. MORTIER.

L'Authenticité du St Suaire de Turin

(Suite et Fin)

Est-ce à dire que la thèse de M. Paul Vignon va immédiatement rallier tous les suffrages et convaincre tous les esprits ? M. Vignon lui-même est certainement loin de s'y attendre ou de l'espérer. Mais ce qu'il a le droit d'exiger, et de la façon la plus absolue, c'est qu'avant de le critiquer ou de le repousser, on commence par lire attentivement son travail. Il en vaut certes la peine, non pas seulement en raison de son objet qui est de nature, ainsi que l'ont finement souligné les *Débats*, à "émouvoir les physiciens, les historiens, le grand public et l'autre" ; mais aussi pour la loyauté, la compétence et la rigueur de logique dont l'auteur ne se départ pas un seul instant. Certaines critiques déjà présentées avec un esprit d'ailleurs plutôt bienveillant, dans le *Correspondant* du 10 mai 1902, ne tenaient peut-être pas assez compte des résultats acquis par l'étude de M. Paul Vignon. C'est ainsi qu'on lui objectait la difficulté qu'aurait eu le corps du Christ à reproduire son empreinte sur un drap simplement tendu ; or M. Vignon avait consacré 24 pages de son livre à l'expliquer. De même pour le dégagement des vapeurs ammoniacales ; et ici vraiment la critique n'était pas heureuse ; on objectait que le corps du Christ n'a dû être enseveli qu'une douzaine d'heures après la mort, et on le prouvait par un texte de l'Évangile disant que l'ensevelissement se faisait encore quand déjà commençait à poindre le sabbat ; or, ajoutait-on gravement, le sabbat devait commencer à cette époque de l'année, vers les 6 heures du matin ! Il est pourtant assez communément reçu que les juifs comptaient les jours non pas du matin au matin, mais du soir au soir. On objectait encore la diversité des images du Christ qui toutes se réclament du Saint-Suaire de Turin ; et, par exemple, tandis que les unes représentaient le Christ les yeux fermés, sur d'autres on voyait les yeux ouverts et même, au milieu des yeux, les prunelles : on citait, à l'appui, un numéro illustré du *Gaulois du Dimanche*, 29-30 mars 1902. Or, à la page 196 de son livre, M. Paul Vignon protestait très énergiquement contre cette image du *Gaulois* qu'il appelait un dessin complètement fantaisiste.

Signalons enfin, toujours dans l'article du *Correspondant*, une dernière méprise non moins regrettable. L'auteur citait saint Thomas comme partisan de l'opinion qui voudrait que le Christ eût été laid, pour ce motif que la laideur accusait chez lui le mépris de la beauté et de la vanité. Il y a bien, en effet, quelque chose de semblable dans saint Thomas, notamment au commentaire du psaume XLIV ; mais c'est une objection que le saint Docteur se pose et à laquelle il répond immédiatement après.

L'on conviendra que de telles objections n'étaient guère de nature à ébranler la thèse de M. Paul Vignon. Il voulut bien répondre à quelques-unes dans le numéro suivant du *Correspondant* (25 mai 1902). Elles étaient d'avance résolues dans son livre. Il est probable qu'on y trouverait résolue aussi cette autre objection, vraiment exquise, due à la plume d'un journaliste bien connu et qui a voulu protester au nom de l'art contre les conclusions de M. Vignon. Dans la préface de son album, les *Visages divins*, M. Jean de Bonnefon écrit : "Si l'image de Dieu sur cette étoffe est le produit d'émanations ammoniacales, je cesse ma prière et je cherche la supercherie. Il n'y a et il ne doit y avoir jamais aucun document précis et contemporain sur le Fils de Dieu fait homme, parce que Dieu a voulu n'en pas laisser. Il a voulu que sa religion d'art et que les artistes de tous les temps eussent l'inspiration pour guide. *Dieu est l'Infini même, quand il est homme, et l'Infini n'a pas de contours précis !*" On éprouve quelque surprise de rencontrer les dernières observations historiques de M. Ulysse Chevalier publiées dans la même Revue et le même numéro où était recommandé l'Album de M. de Bonnefon. Ces observations, du reste, où l'auteur ne fait guère que résumer ses précédents travaux, ne touchent pas à la thèse de M. Paul Vignon. Elles redisent ce qu'on a dit, à travers les siècles et depuis 1353, que les images du Saint-Suaire étaient des peintures, que beaucoup de gens l'ont cru, qu'on a essayé de le prouver historiquement. Elles ne prouvent pas qu'en effet ces images soient des peintures. D'autant, et c'était là le point essentiel, que M. Paul Vignon se fait fort d'avoir démontré scientifiquement qu'il est impossible que ces images soient l'œuvre d'un peintre. Il est vrai que M. Ulysse Chevalier veut garder un dernier espoir. Il écrit : "Une vérité

historique, établie conformément aux règles de la critique, ne saurait être contredite par un fait d'ordre scientifique : celui-ci aura été mal observé." Mais M. Vignon lui répondra sans doute qu'un fait d'ordre scientifique, dûment contrôlé et observé, ne saurait être contredit par une vérité historique ; que celle-ci aura été mal établie. Et il pourrait invoquer au besoin, pour demander aux historiens un supplément d'enquête, certaines coïncidences tout au moins singulières, relevées par M. le baron J. du Theil et communiquées par lui aux *Antiquaires de France* (séance du 20 mai).

C'est ainsi que la fameuse lettre de P. d'Arcis, évêque de Troyes, sur les aveux du peintre, n'aurait peut-être pas toute la valeur documentaire que lui donne M. le chanoine Chevalier. C'est ainsi encore que des recherches faites par le même M. du Theil ont montré que les Charny, premiers propriétaires du Suaire en Occident, avaient eu des relations étroites avec la Grèce, à partir de 1315. On sait d'autre part que les croisés, après 1205, s'établirent en Grèce en grand nombre. Et nul n'ignore qu'en 1200, dans le monastère de Notre-Dame de Blachidernes, à Constantinople, parmi d'autres précieuses reliques, on vénérât, au témoignage de Robert de Clary qui l'avait vu en 1203, "ly sydoine, là ou Nostre Sires fut envelepés, qui cascuns devenres se drechoit tous drois, si que on i pooit bien veir le figure Notre Seigneur". Ce linceul, qu'on vénérât comme le linceul du Christ et où la figure de Jésus-Christ était visible pour qui se dressait tout droit", disparut en 1205 au moment du sac de la ville par les Latins ; "et on ne seut on onques ne Grieu ne Franchois, que chis sydoines devint, quand le ville fue prise". Voilà certes une "vérité historique" qui ne laisse pas d'avoir quelque importance dans la question du Saint-Suaire de Turin. Elle n'est toujours pas de nature à diminuer la confiance de M. Paul Vignon en la rigueur de sa démonstration scientifique. Et l'on comprend enfin, sans trop de peine, ce dernier mot écrit par lui dans le *Correspondant* du 25 mai : "Bref, selon nous, le Saint-Suaire, document unique, est authentique, en dehors de l'histoire, et, s'il le faut, malgré l'histoire."

C'est qu'en effet la thèse historique de peintre fraudeur se heurte à un certain nombre de difficultés ou d'im-

possibilités qui ont été admirablement résumées par M. Henry Bidou dans le journal des *Débats*, à la date du 3 mai 1902 : "Dans le cas particulier du Suaire, il faudra, de toute nécessité, attribuer au faussaire les qualités suivantes. Il a eu l'idée de faire un négatif pour simuler une empreinte. Il a deviné avec une prodigieuse exactitude et il a suivi avec une prodigieuse fidélité la loi des distances, qu'une empreinte véritable suivrait très mal. Il connaissait si exactement l'anatomie que M. Vignon a pu retrouver par le calcul, pour ainsi dire, la place de l'ombilic qu'il n'avait d'abord pas déchiffré sur l'empreinte. Non seulement il connaissait exactement les proportions du corps et la direction des muscles (voyez le dessin étonnamment ferme et soutenu de la jambe droite), mais c'était un peintre d'un loyalisme hardi : les sourcils, si bien indiqués, sont l'un au repos, l'autre élevé et contracté ; un œil est fermé, l'autre entr'ouvert ; toute la figure est déviée ; le nez et une joue sont tuméfiés ; l'autre joue est normale ; la moustache est tordue, abaissée d'un côté, relevée de l'autre appliquée sur la joue. Il dessinait par les masses, les valeurs et l'effet, sans s'occuper du contour.—Ce peintre était un ethnographe : il a donné au Christ un nez franchement sémitique ; et il a rapproché les yeux du nez, ce qui est un trait oriental. Il était un physiologiste : il savait comment sèche une goutte de sang, et que la fibrine se porte à la périphérie, tandis que le sérum reste au centre ; il distinguait l'aspect du sang séché de l'aspect des sérosités ; il connaissait les figures différentes selon lesquelles l'un et l'autre, secs, peuvent se représenter sur une toile, ou, mouillés, peuvent l'imbiber ; il a traduit ces figures avec une invention réaliste et des raffinements de vraisemblance inouis.—Il était un archéologue : il savait, seul de son temps, que le fouet romain, terminé par des boules de métal, produisait des blessures en formes de bâtonnets, élargies et approfondies aux deux bouts : il a peint ces blessures avec une variété étonnante, puisqu'il n'en est pas deux qui soient exactement semblables ; il les a disposées avec tant de logique, qu'on retrouve aisément la place et le geste du bourreau.—Seul de son temps, il savait qu'on ne peut suspendre un corps en fixant des clous dans la main, qu'il faut les enfoncer dans le poignet. Il était d'ailleurs étrangement hardi. Il osait peindre le

Christ nu, et couvrir insolemment cette nudité de coups de fouet.—Homme unique vraiment : biologiste, artiste, savant ; capable de l'observation la plus stricte et de l'invention la plus ingénieuse ; tellement habile qu'il peut travailler au négatif, sans se démentir un instant, et que ce négatif prévoit le positif qu'on en peut tirer et s'arrange, à l'aveuglette, pour que ce positif soit parfait.—Homme inimitable ; il existe beaucoup de faux suaïres, et M. Vignon a reproduit les principaux : ce sont visiblement des copies du suaïre de Turin, mais ces copies se démentent à chaque instant. Le copiste qui veut faire négatif revient constamment, et malgré lui, au positif, et l'ensemble est incohérent.—Enfin, l'homme qui a peint le Suaïre de Turin, par un dernier artifice, s'est si bien dissimulé que la main de l'homme ne paraît nulle part dans son œuvre. Ce dessin du xive siècle ne ressemble à aucun autre. Il n'y a aucun rapport, ou plutôt il n'y a pas de commune mesure. C'est autre chose ; c'est mieux et moins bien. Il n'y a pas de trace de stylisation, ce n'est pas une œuvre d'art."

Dans le *Figaro* du 11 juin, M. J. de Vie appuyait ce dernier jugement, du témoignage des artistes." Plusieurs d'entre eux de tout premier ordre : peintres, sculpteurs, dessinateurs, de nombreuses personnes qui connaissent à fond l'histoire de la peinture—car elles en font une étude quotidienne—et dont l'opinion fait loi, ont, à maintes reprises et après un examen minutieux, émis l'avis formel que l'image visible sur le Saint Suaïre ne saurait être une œuvre pictural."

Nous rappelions, avec les *Débats*, que les conclusions de M. Paul Vignon étaient de nature à émouvoir. Il se peut aussi qu'elles heurtent certains préjugés, certaines convictions même d'ailleurs fort légitimes et qu'on pouvait tenir jusqu'ici pour très fondées. Mais puisqu'il ne saurait y avoir d'opposition irréductible entre les diverses branches du savoir humain, pourquoi ne garderions-nous pas l'espoir assuré que l'accord finira par s'établir, sur cette question troublante et passionnante, entre tous les esprits vraiment sincères et réfléchis.

FR. THOMAS.-M. PÈGUES, O. P.,

Lecteur en Théologie.

VERS LE PAYS DES MAGES

UN DÉPART POUR MOUSSOL

HIER, nous avons la bonne fortune d'assister à une ordination. C'était au Couvent de Flavigny, dans l'antique chapelle qu'on avait ornée et toute enguirlandée pour la circonstance.

S. G. Mgr Montety, un ancien Délégué Apostolique de Perse, venait conférer l'ordre sacré de la prêtrise au R. Fr. Ls, Caeldries.

Ainsi par une coïncidence plutôt providentielle, un évêque lazariste, qui a consacré 17 années de sa vie aux missions orientales, élevait à la dignité du Sacerdoce un jeune lévite appelé lui-même à marcher sur ses traces en ces régions encore infidèles. En effet, le R. P. Caeldries s'embarquera dans quelques jours avec un autre de ses frères, le R. P. Roussel, pour aller évangéliser les lointaines contrées de la Mésopotamie et du Kurdistan.

Et en voyant cette générosité dans le sacrifice, cette joyeuse obéissance qui les éloigne de leur patrie, de leurs parents, de tout ce qu'ils ont de plus cher ici-bas, je ne puis pas songer aux paroles du prophète : *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona !* Oui, qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui vont porter au loin la bonne nouvelle de l'Évangile !

Au Canada, et même ici en France, on se plaît à dire que les Dominicains ne sont créés et mis au monde que pour faire de la grande prédication, que pour paraître, drapés en leur splendide vêtement, dans les chaires les plus fameuses des Capitales et des Métropoles. . . . Peut-être est-ce par intérêt ? Toujours est-il qu'en certaines sphères, on se persuade volontier qu'il ne peut en être autrement et que le Frère Prêcheur va jusqu'à dédaigner les petites gens. S'il se penche vers eux, s'il sème le bon grain de la vérité dans les hameaux et dans les bourgades, s'il court après la brebis égarée, c'est simple commiseration de part, c'est pur accident : en tout cas, ce ne peut être sa vraie vocation !

Et dernièrement, à propos de la fameuse loi sur les

Associations, n'a-t-on pas répété du haut de la tribune française que c'était bien facile à eux de faire des œuvres apostoliques puisqu'ils n'avaient qu'à ouvrir la bouche pour êtres écoutés et applaudis et qu'en allant de chaires en chaires, ils marchaient de triomphes en triomphes.

Tout cet échafaudage n'est-il pas un peu beaucoup puéril ? Les Dominicains ne savent-ils pas par hasard que l'âme du petit est aussi précieuse que celle du grand, que le pauvre a une destinée aussi glorieuse et plus glorieuse que celle du riche, que le menu peuple mérite le même zèle, la même part de dévouement que la classe élevée et polie de la société ? Pour ne pas négliger ceux-ci, ils ne se permettent guère d'ignorer ceux-là. Et ce faisant, ils demeurent fils de St-Dominique.

On l'écrivait dernièrement dans cette revue, le "Patriarche" n'était par seulement un prédicateur d'office, qui paraît de temps en temps dans une chaire en vue, pour y débiter avec plus ou moins de solennité une harangue longuement étudiée : il prêchait à toute heure, en tout lieu, à tout venant, de jour, de nuit devant des foules, aux riches, aux pauvres, à toute âme qu'il rencontrait et qui avait faim de la vérité divine, exposant à tous dans un langage simple et accessible, les vérités de la foi. Et cette tradition n'a pas été que je sache abandonnée par sa nombreuse et toujours fidèle postérité.

Et d'ailleurs, les faits parlent plus haut et plus éloquentement que les paroles, et le départ des RR. PP. Caeldries et Roussel pour Mossoul nous prouve que l'esprit du Père anime encore et fait vivre ses enfants. Au milieu de sa carrière, St-Dominique laissait croître sa barbe pour aller porter les lumières de l'Évangile aux barbares Cumans. Cette pensée toute apostolique n'est pas demeurée stérile en terre ; quelques années plus tard elle germait et la robe blanche du frère-prêcher faisait son apparition au milieu de ces peuplades assises à l'ombre de la mort.

L'Ordre de St-Dominique a donc un passé glorieux en Asie, la Perse et l'Arménie conservent encore la trace de ses premiers apôtres : la mission de Mossoul remonte au temps même du Saint Patriarche.

Il serait trop long ici d'en faire la glorieuse histoire. Qu'il me suffise de dire qu'au milieu du siècle dernier, les Dominicains français sont apparus de nouveau là-bas, et

qu'aujourd'hui ils travaillent avec un zèle qui se lasse pas à ramener ces malheureux dans le chemin de la vérité.

Leur mission actuelle comprend le Sud-Est de la Mésopotamie, le Kurdistan ou ancienne Assyrie, sur la rive gauche du Tigre supérieur, et le Nord-Est de l'Arménie-Majeure. Ce territoire correspond aux vilayets actuels de Mossoul, de Bitlis et de Van. Dans cette région, égale environ au tiers de la Province de Québec, se trouvent, avec des Arabes et des Kurdes Musulmans, trois groupes de chrétiens hérétiques d'origine : 1°. à l'Est, les Nestoriens au nombre de 80,000 ; 2°. au centre, les Jacobites qui comptent 40,000, et 3°. enfin au Nord il y a 200,000 Arméniens grégoriens. Ce sont ces hérétiques surtout qu'il s'agit de ramener dans le giron de l'Eglise : quand aux Musulmans, tout le monde sait quels obstacles s'opposent à leur conversion.

A l'époque de la fondation nouvelle, on ne comptait plus ou presque plus de catholiques : les conquêtes d'autrefois avaient disparu grâce aux persécutions des Patriarches schismatiques et à l'absence de missionnaires.

Parmi les premiers dominicains français qui allèrent travailler à cette vigne ingrate, on remarque surtout l'excellent P. Besson l'un des premiers compagnons du Père Lacordaire et qui est mort là-bas en odeur de sainteté ; le P. Lion dont le zèle et la sagesse ramenèrent à l'obéissance de Rome le patriarche des Chaldéens, et enfin le P. Duval qui depuis lors est devenu Délégué Apostolique de Syrie.

Les Dominicains aujourd'hui s'occupent beaucoup de l'éducation de ces peuples. Dans ce but, ils ont fondé des écoles primaires pour les enfants, des collèges pour les adolescents qui se distinguent le plus par l'intelligence, et enfin en 1882 un séminaire syro-chaldéen d'où sont sortis déjà plus de cinquante prêtres : ce qui va être un germe de résurrection pour le clergé de ce pays.

Comme les professeurs se font rares là-bas, les Frères-Prêcheurs ne dédaignent pas le rôle de maîtres d'école, et on en voit qui enseignent la grammaire, le catéchisme, la géographie, la littérature, les langues etc., et cela des heures durant chaque jour. Ils s'occupent donc à la fois d'instruction primaire, secondaire et supérieure. On assure que e succès couronne tous ces généreux efforts.

Actuellement, la mission compte 22 Pères, et chaque année quelques-uns des nôtres vont en augmenter le nombre et partager leurs mérites avec leurs travaux.

En 1750, il n'y avait plus là-bas un seul chrétien. Quelques années après l'ouverture de la mission, on en comptait déjà 30,000 et aujourd'hui le chiffre des conversions dépasse 66,000. Tout donne à espérer que le retour définitif des Nestoriens à la foi portera bientôt ce nombre à 140,000.

Les dépêches nous signalaient dernièrement la conversion d'un nombre considérable de ces malheureux adeptes de Nestorius. Et S. S. Léon XIII en donnant une audience solennelle à S. B. Mgr Thomas, patriarche de Babylone de Chaldée vient d'exprimer de nouveau son amour pour les Eglises d'Orient et de manifester aussi sa joie la plus vive de ces récents et nombreux retours au Catholicisme.

La tradition place en ces contrées le séjour des Mages. C'est de là que guidés par une étoile mystérieuse, ils vinrent à Bethléem apporter à l'Enfant-Dieu l'or, l'encens et la myrrhe. Cet Orient fut donc pour nous, gentils, le berceau de notre religion. Hélas ! avec le temps, cette étoile des Mages a pâli en ces lointaines contrées. Le schisme a déchiré le manteau de l'Eglise et ceux qui nous avaient apporté jadis les lumières de la vérité sont restés immobiles dans les ténèbres de l'erreur.

De nos jours, une autre étoile s'est levée sur ces peuples : c'est l'étoile dominicaine ! Espérons qu'à sa lumière, ces descendants des Rois-Mages se mettront en route vers cette Eglise de Rome qui seule est digne de recevoir l'or de leur charité, l'encens de leurs prières et la myrrhe de leurs expiations.

MANBO.

Flavigny, 11 août.

— o —

RECOMMANDATIONS

Défunts : Dme Zoé Larochelle, Holyoke Mass ; Dme J.-A. Beaudry, Montréal ; Dme J. Leclair, née Lamontagne, Montréal ; R. P. Ls de Gonzague, Trappiste ; Dme Lucinda Charpentier, Ware, Mass.

— o —

CALENDRIER DOMINICAIN DU MOIS D'OCTOBRE

INDULGENCES DE NOS CONFRÉRIES.

-
- 1 SS. Eustache et comp. MM. D.
 - 2 SS. Anges Gardiens. T. D.
 - 3 B. Jean Massias, Conf. N. O. D.
 - 4 N. B. P. S. François, Conf., T. D.
 - 5 XVIII Dim. P. O. T. et 1er du mois, T. S. Rosaire,
T. D., Ind. plén. pour tous les fidèles à chaque vi-
site faite à un autel du T. S. Rosaire.
 - 6 S. Bruno, Conf., D.
 - 7 B. Mathieu Carr., Conf. N. O., D.
 - 8 Ste Brigitte, Vve, D.
 - 9 S. Denis et Comp., MM., T. D.
 - 10 S. Louis Bertrand, Conf. N. O., T. D., Ind. plén. pour
tous les fidèles dans nos églises.
 - 11 Oct. de N. B. P. S. François, Solennelle.
 - 12 XIX Dim. P. O. T., 2e du mois, oct. du T. S. Rosai-
re. Ind. pour conf., S. Nom de Jésus.
 - 13 S. Edouard, Roi et Conf., D.
 - 14 B. Madeleine de Panat., V. N. O., D.
 - 15 Ste Thérèse, V., T. D.
 - 16 BB. Alphonse de Navarrete et Comp., MM. N. O. T. D.
 - 17 BB. Sadoc et Comp. MM. N. O. D.
 - 18 P. Luc, Evangéliste, T. D.
 - 19 XX Dim. P. O. T., 3e du mois. Ind. plén., p. S. S.
Sacrement.
 - 20 Translation de S. Pierre, M. N. O. T. D.
 - 21 SS. Ursule et Comp., MM., T. D.
 - 22 B. Pierre de Tiferne, Conf., N. O. D.
 - 23 B. Barthélémy Conf. N. O. D.
 - 24 S. Raphaël Archange T. D.
 - 25 S. François Car., Conf., D.
 - 26 XXI Dim. P. O. T., B. Damien, Conf., N. O., D.
 - 27 S. Norbert, Ev. et Conf. D.
 - 28 SS. Simon et Jude Apôtres, T. D.
 - 29 B. Bienvenue, V. N. O., D.
 - 30 Commémoration des Saints dont les reliques sont dépo-
sées dans nos églises. T. D.
 - 31 S. Pierre d'Alcantara Conf., Simp.
-



ST JEAN DE LA CROIX

EAU

Mélisse des Carmes
BOYER

Seul Successeur des Carmes



SAINTE THERESE

PARIS — 14, Rue de l'Abbaye. — PARIS

Souveraine contre le Choléra, les Dysenteries,
les Maux d'Estomac; — d'un prompt secours contre
l'Apoplexie, Évanouissements, Malaises, etc.

GENÈVE

CONTREFAÇONS

DEPOT GENERAL POUR LE CANADA
ROYER ROUGIER FRÈRES, Montréal

Exiger la Signature de

DÉTAIL DANS TOUTES LES PHARMACIES

TISSUS SPECIAUX

— POUR —

Communautes Religieuses

MERINOS, SAYS,
DRAP DE SÉDAN,
VOILES, TOILES, Etc.

Importation directe des Premières Manufactures Françaises.
Envoi d'Echantillons sur demande.

ROUGIER FRERES,

Compagnie incorporée.

No 9 Place des Vosges,
PARIS.

1597 Rue Notre-Dame
MONTREAL.



A. BLONDIN & CIE,
 PLOMBIERS SANITAIRES,
ST-HYACINTHE, P. Q.

Fournaises à l'Eau Chaude et à la Vapeur.
 Gaz, Bains, Water-Closets, etc., etc.

SPECIALITÉS :



Eglises, Presbytères et
 Communautés Religieuses.

S. Bourgeois & Cie.,

Place du Marché, St-Hyacinthe.

EPICERIES, PROVISIONS, FERRONNERIES, QUINCAILLERIES,
 VINS, LIQUEURS, PEINTURES, HUILES,
 POÊLES, CHAUX, PLATRE, ETC.

PAQUET & GODBOUT,

ENTREPRENEURS
 D'ÉGLISES,

Manufacturiers de Portes, Chassis, Jalousies, Moulures de toutes sortes.
 Découpage, Tournage, Plainage et Emboutage.

SPECIALITE : Ameublements d'Eglises et de Maisons d'Education.

No. 17 à 31 Rue William, ST-HYACINTHE, P. Q.

N. P. VIENS, Leduc & Lebel

Marchand au détail de
 Fruits domestiques et importés,

EPICERIE GÉNÉRALE, CONFISERIE,
 LÉGUMES,

Coin des rues Cascades & Mondor

ST-HYACINTHE.

Maison Canadienne

COIN DES RUES CASCADES ET MONDOR,

ST-HYACINTHE.

Les Marchandises Sèches sont notre
 spécialité. Nous achetons direc-
 tement des manufactures.